

LUCRÈCE, *De Natura rerum*, Livre I, vers 159-173 : «Rien ne naît de rien»

Commentaire

Ce texte est extrait du traité *De Natura rerum* (De la Nature) de LUCRÈCE, poète latin du I^{er} siècle avant J.C., dont la vie s'étendit probablement de -98 à -55. Ce long poème didactique, écrit en hexamètres dactyliques, est dédié à Memmius que Lucrèce souhaite initier à la philosophie épicurienne et à qui il offre ce témoignage d'amitié. L'ouvrage est divisé en six livres, qui ont pour sujet les atomes, l'âme et le monde. Le livre I décrit essentiellement les atomes et le vide. Le passage que nous étudions ici (vers 159-173) commence l'exposé de la physique épicurienne par l'énoncé du premier principe : «Rien ne naît de rien» et son explication.

Étant donné le caractère progressif et rigoureux de cette démonstration, où les propositions découlent les unes des autres, nous procéderons à une étude linéaire du texte.

Comme prolégomènes à ce passage précis, rappelons la loi fondamentale édictée au vers 150 : *Nullam rem e nihilo gigni divinitas unquam* rien n'est jamais créé de rien par l'effet d'un pouvoir divin. C'est cette affirmation, complétée par une idée exprimée dans une lettre d'Épicure à Hérodote où le philosophe écrit que «Si de rien pouvait se former quelque chose ... rien n'aurait besoin de semence», qui est développée et illustrée par le poète dans les vers 159-173.

Lucrèce veut montrer que les théories autres que celle d'Épicure aboutissent à des absurdités. Pour prouver que «rien ne naît de rien», il procède donc par le raisonnement par l'absurde, qui suppose d'abord le contraire et qui est presque systématiquement employé comme preuve a contrario de la véracité des thèses épicuriennes. C'est pourquoi la composition de ce texte est-elle articulée sur deux parties : l'hypothèse erronée (vers 159-168), puis sa réfutation (vers 169-173).

Il y a, en effet, une opposition stylistique nette entre les vers 159-168 et les vers 169-173. Cette opposition repose, d'une part, sur l'emploi des modes et des temps verbaux. Le premier passage indique l'irréel du présent (imparfaits du subjonctif : *fierent, posset, egeret, tenerent, solerent, mutarentur, possent*) qui est impossible, tandis que le second extrait marque la réalité, la vérité (présents de l'indicatif : *creantur, enascitur, exit, inest x 2, nequeunt*). Par ailleurs, la notion de possibilité est soulignée, sur le plan lexical, par la quadruple répétition du verbe *posse* ainsi que par un nom de même sens (*facultas* v.173) et par un verbe antonyme (*nequeunt* v.172).

D'autre part, l'antithèse se marque par la locution adverbiale *At nunc* (v.169) Mais en réalité qui corrobore l'impression donnée par l'emploi de l'indicatif, mode de la réalité.

On peut également remarquer des parallélismes dans la formulation : l'hypothèse est réfutée très progressivement, presque mot pour mot. Ainsi *nequeunt ex omnibus omnia gigni* tout ne peut être engendré de tout (v.172) fait-il un écho négatif à *ferre omnis omnia possent* tous pourraient tout produire (v.166).

On note la récurrence de certains pronoms indéfinis tout au long de la démonstration, comme *omnis* répété sept fois, dont cinq dans la première partie du texte, ou bien *quisque*, cité trois fois, dont deux dans la seconde partie. Le premier terme renforce l'impression de flou, de vague et d'à-peu-près que Lucrèce veut donner du raisonnement des adversaires d'Épicure [partie 1] et le deuxième, au contraire, la précision plus grande apportée par le philosophe grec [partie 2]. Enfin, les adjectifs antonymes *incertus* et *certus* sont utilisés, sous des formes variables, avec la même intention.

Cette hypothèse erronée, quelle est-elle donc ?

Lucrèce l'a déjà écrite au vers 150 et la reprend aux vers 159 et 160 : *Nam si de nihilo fierent, ex omnibu' rebus / omne genus nasci posset, nil semine egeret* Car si de rien pouvait se former quelque chose, de toutes choses pourrait naître toute espèce, rien n'aurait besoin de semence. Cette conditionnelle sert de base au raisonnement déductif du poète qui, ensuite, l'illustre abondamment avec cinq éléments de la vie animale et un de la vie végétale.

L'évocation est saisissante et pleine de vie : *E mare primum homines, e terra posset oriri / squamigerum genus, et volucres erumpere caelo* De la mer pourraient soudain sortir les hommes, de la terre la gent à écailles, et du ciel s'élanceraient les oiseaux. Le rythme ternaire (*e mare/ e terra / e caelo; homines/ squamigerum genus/ volucres*), le verbe de mouvement *erumpere*, les images suggérées par l'adjectif composé (à l'imitation d'Ennius qu'admire Lucrèce) *squamiger* et par le terme poétique *volucres*, tout cela contribue au pouvoir expressif du tableau évoqué. De même, l'allusion au bétail, gros et petit, domestiqué et sauvage (*armenta atque aliae pecudes, genus omne ferarum*), confirme, par un rythme binaire tout aussi rhétorique, l'impression d'un incessant tourbillon de cette vie déjà glorifiée dans l'Invocation à Vénus, incipit du livre I.

D'un point de vue informatif, le champ lexical de ces vers manifeste l'importance accordée par les Romains aux animaux, éléments essentiels de leur vie quotidienne, qu'ils servent de nourriture, de gibier pour le noble sport de la chasse, de moyen de transport, d'instrument de travail agricole, d'auxiliaire pour la divination (augures et haruspices), de remèdes médicaux, de compagnie ou de distraction (jeux du Cirque) !

Bien entendu, les plantes ont aussi une grande importance dans la vie rurale. L'exemple qui les contient (v.165-166) évoque les fruits (*fructus*), juste après la mention des terres cultivées (*culta*, v.164) et rappelle le grand intérêt des vieux Romains comme Caton, pour l'arboriculture. Ici l'exemple, qui est fondé sur un rythme binaire [*culta ac deserta; nec idem... sed mutarentur*], fait encore appel au bon sens le plus réaliste : les arbres fruitiers, à moins qu'on ne les greffe,

produisent toujours les mêmes fruits. Ce bon sens serait-il, selon Lucrèce, l'apanage de ceux qui sont davantage en contact avec la Nature ?

Lorsqu'il cherche à convaincre d'un point difficile à admettre, Lucrèce accumule arguments et exemples; les différentes preuves se vérifient et se consolident ainsi mutuellement. Par souci de clarté, l'auteur utilise de nombreux connecteurs logiques tels que : *nam, primum, nec, sed, quippe, at nunc, inde, atque*. C'est pourquoi une fois que nous, lecteurs, sommes entrés dans son raisonnement, même si le point de vue est externe, nous adhérons aux idées de l'auteur - lequel avait pour objectif d'entraîner l'adhésion de son ami Memmius.

La «physique» des Anciens, contrairement à la nôtre, était spéculative, i.e. fondée sur le raisonnement, et non empirique, i.e. fondée sur l'expérience. Ils ne possédaient ni les instruments d'observation et de mesure ni les connaissances mathématiques dont nous disposons. C'est donc par le raisonnement analogique qu'ils faisaient ou croyaient faire la preuve de leurs thèses. Lucrèce, quant à lui, cherche toujours à mettre en évidence le fait que sa théorie rend compte de la réalité; ainsi appuie-t-il son argumentation progressive et rigoureuse sur des exemples empruntés à des domaines de la vie quotidienne, à partir desquels il passe à l'ensemble des corps. Il explique le monde tel qu'il est.

Or ce monde, comment est-il fait ?

Reformulons la première partie de ce texte. La thèse est que 1) «rien ne naît de rien», sinon 2) «tout pourrait naître de tout», ce qui, dit Lucrèce, est absurde - d'où l'argument qui sera développé dans la seconde partie : 3) à chaque espèce correspondent des corps générateurs (*genitalia corpora*, v.167) et une mère déterminée (*mater certa*, v.168), et qui constituera une réfutation des fausses croyances dont Épicure a délivré l'humanité. Notons que pour ménager une transition entre les deux parties de sa démonstration, l'écrivain recourt à l'interrogation oratoire (v.167-168) qui met en difficulté quiconque n'admettrait pas ses vues.

La seconde partie de cette démonstration est plus concise (cinq vers) et plus précise. Le poète tire les conclusions des hypothèses farfelues des vers 159 à 166 qu'il n'a énoncées que pour mieux les démolir. Il en arrive désormais à la création, à la naissance des corps. Le champ lexical de la génération, abondant dans ce texte qui illustre le postulat que «rien ne naît de rien», se retrouve ici : *seminibus, creantur, enascitur, gigni* et aussi *oras in luminis*, expression platonicienne qui rappelle que l'accès à la lumière représente la (con)naissance.

Ce qui est nouveau cependant, et propre à l'enseignement épicurien, c'est la mention des *corpora prima* (v.171), autrement dit les ATOMES, constitutifs de la matière (*materies* v.171). Lucrèce est désormais fondé à affirmer que «tous les corps doivent leur création à des germes spécifiques» (*seminibus quia certis quaeque creantur*, v.169) et que «tout ne peut être engendré de tout puisque chaque objet déterminé possède des propriétés distinctes» (*hac re nequeunt ex omnibus omnia gigni / certis in rebus inest secreta facultas*, v.172-173).

Il est aisé de constater que le ton du poète est convaincant ; sa conviction est soulignée par de nombreux moyens, déjà analysés, exprimant la certitude (les verbes au présent de

l'indicatif, la répétition de l'adjectif *certus*). Il est ici pour finir péremptoire, propre à entraîner la conviction de son destinataire. Remarquons aussi que le dernier principe posé par l'auteur s'éloigne quelque peu du postulat initial : la dynamique de la pensée philosophique est en marche !

Pour conclure, soulignons le souci de clarté et la recherche d'exemples qui peuvent être mis au compte de la rigueur de Lucrèce. Les Romains, en effet, n'étaient pas portés à l'abstraction et, d'autre part, selon Épicure et ses disciples, c'est la perception par les sens qui donne la connaissance; le poète observe donc des phénomènes visibles, les explique, puis, par un raisonnement analogique, s'appuie sur le monde visible pour expliquer l'invisible. Est-ce scientifique ? Cela persuade-t-il encore, plus de deux mille ans après, des Terminales S, L, ES ?